



**HAL**  
open science

## Bulletin épigraphique 2021 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier

► **To cite this version:**

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier. Bulletin épigraphique 2021 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie. Revue des Études Grecques, 2021, 134, pp.625-636. halshs-03637268

**HAL Id: halshs-03637268**

**<https://shs.hal.science/halshs-03637268>**

Submitted on 8 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

fédéral Lykinos à la fin du III<sup>e</sup> s. a.C. (cf. *supra* n° 221). – M. H. Sayar et R. Rosenbauer, in A. Hoffmann *et al.* (ed.), *Hellenismus in der Kilikia Pedias*, 2011, 155-174 : « Die Siedlungsmauer am Kap Karataş. Ein Indiz für die Stadtneugründung von Antiochia am Pyramos an der Stelle von Magarsos ? », ont montré que le tracé des murs de l'enceinte et le plan orthogonal des voies urbaines sont contemporains et remontent probablement à la fondation de la nouvelle cité à l'époque hellénistique. Les restes d'une jetée indiquent qu'un port fluvial devait se trouver à l'Ouest du promontoire, sur la rive gauche du Pyrame. Implantée sur un site naturellement fortifié, Antioche du Pyrame était conçue pour devenir une importante base navale et militaire séleucide. Quant à savoir si elle a été une fondation nouvelle ou une refondation, les travaux de P. Arnaud conduisent à rejeter la localisation de Mallos à Kızıtahta. Sans vouloir à tout prix défendre une distinction topographique entre Mallos et Magarsos/Antioche du Pyrame, il ne faut pas écarter la possibilité que le site de l'ancienne Mallos, quelque part sur une colline septentrionale du promontoire de Karataş, ait été finalement déserté au profit de celui plus avantageux d'Antioche du Pyrame. Ainsi l'on comprendrait que les deux noms (Mallos et Antioche du Pyrame) aient été utilisés temporairement par les compilateurs des périple pour désigner la cité nouvelle bâtie sur le cap Karataş, avant la disparition définitive du nom dynastique. – Pour ce qui est des données numismatiques, aucun monnayage n'a encore été attribué à Antioche du Pyrame. En revanche, avant le monnayage royal en argent de Démétrios I<sup>er</sup> au type d'Athéna Magarsia, un monnayage royal en bronze au nom d'un roi Antiochos et avec les lettres MA ou ΜΑΛ (marque de l'atelier monétaire) au droit a été frappé à Mallos, probablement sous Antiochos IV selon A. Houghton et C. Lorber (*Seleucid Coins* 2, 2008, 57 s., n<sup>os</sup> 1381-1383). Nous ne voyons pas comment intégrer ce monnayage, ainsi classé et daté, dans l'histoire de Mallos, si celle-ci ne faisait qu'une avec Antioche du Pyrame. Quant aux attestations épigraphiques de l'ethnique Ἀντιοχεὺς ἀπὸ Πυράμου, on doit y ajouter celle d'un vainqueur des *Basileia* de Lébadée, *SEG* 3, 368, l. 5 (début du II<sup>e</sup> s. a.C.), signalée par Y. Kalliontzis (38, n. 140 et 141). Les dernières attestations datées de cet ethnique demeurent celles du catalogue des vainqueurs des Panathénées *IG* II<sup>2</sup> 2316 et *SEG* 41, 117 (158/7 a.C.), postérieur de 6 ans à la mort d'Antiochos IV. Puisque ce roi n'est pas impliqué dans la fondation de la cité, il n'y a pas à postuler, comme le voudrait P. Arnaud, un lien entre l'effacement d'Antioche du Pyrame et une stratégie de condamnation de la mémoire d'Antiochos IV de la part de Démétrios I<sup>er</sup>. (Ivana Savalli-Lestrade)

#### SYRIE, PHÉNICIE, PALESTINE, ARABIE

(Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier)

457. **Généralités.** *Corpus*. – Corpus de l'Auranitide (n° 492). (P.-L.G.)

458. *Épigraphie du règne d'Agrippa II*. – D. F. Graf, in D. M. Jacobson, *Agrippa II. The last of the Herods*, Abingdon, New York, 2019, 145-171 : « Appendix 1. Inscriptions relating to the reign of Agrippa II », commente les traductions d'environ 39 inscriptions grecques et latines concernant le souverain hérodiénien et ses États, à côté de rares inscriptions safaïtiques et nabatéennes. Voir les tables, p. 229-230 : la majorité des textes provient d'*IGLS* 16, Auranitide (n° 492). (P.-L.G.)

459. *Titulature civique*. – K. J. Rigsby, in R. Oetjen (ed.), *New Perspectives in Seleucid History* (n° 454), 661-666 : « Antioch the Metropolis », analyse, surtout à partir de la numismatique, le titre de « métropole » qui apparaît pour la première fois à Antioche en 92/91 a.C. et qu'il considère comme un don de la régente Cléopâtre Sélééné, avec le sens de « siège des rois ». (P.-L.G.)

460. *Terminologie administrative*. – C. Saliou, in *Dire la ville* (n° 129), 221-241 : « Entre lexicographie, histoire et géographie historique : κάστρον », étude les usages du mot κάστρον en confrontant les sources littéraires et les actes conciliaires à la documentation épigraphique et papyrologique de l'Orient et de l'Égypte. Ce terme polysémique relève de la langue administrative tardo-antique. S'il désigne une forteresse ou une résidence fortifiée, voire un monastère (dans le Sinaï), il est aussi employé, sous sa forme latine *castrum* dès le IV<sup>e</sup> s., puis en grec à partir du VI<sup>e</sup> s., à propos d'agglomérations à caractère urbain de statut non civique, en particulier dans les zones frontalières, à un stade préparatoire à la promotion au statut de πόλις. Aucun de ces usages ne témoigne d'une militarisation de la société ou d'un déclin de la cité. Voir n° 495, pour les κάστρα de Riḥāb et de l'Arabie. (J.A.)

461. *Proche-Orient proto-byzantin*. – Du recueil d'articles de D. Feissel, *Études d'épigraphie et d'histoire des premiers siècles de Byzance* (n° 14), un tiers porte sur l'histoire et l'épigraphie du diocèse d'Orient : voir notamment les fastes épiscopaux d'Apamée de Syrie, 320-321 (cf. n° 474, sur le métropolitain Alexandros et le ressort apaméen). (J.A.)

462. *Asile ecclésiastique*. – L. Di Segni, D. Feissel, *Travaux et mémoires* 24/2 (2020), 547-636 : « De Tyr à Jérusalem. Six inscriptions d'asylie grecques et latines pour des églises de Phénicie et de Palestine (VI<sup>e</sup> s.) », éditent ou révisent, chacun sous leur nom et non sans contradiction, six rescrits relatifs à l'asylie de sanctuaires chrétiens du Sud de la Phénicie Maritime (Tyr, Ptolémaïs, peut-être Panéas) et de la Palestine Première (Jérusalem). L'introduction de F. (549-556) replace le dossier dans l'ensemble des sources sur l'asile ecclésiastique tardo-antique. Les documents étudiés, qui présentent des points communs avec trois rescrits de Justinien adressés à des églises d'Asie (Éphèse) et de Carie (Milet, Lagbè près de Kibyra), s'éclairent mutuellement. Ils forment un groupe cohérent de copies intégrales ou abrégées d'actes qui témoignent de l'attention, peut-être plus prégnante aux abords de la Terre Sainte qu'ailleurs, portée à l'affichage des privilèges des églises locales, en grec comme en latin. Voir nos 478, 480, 485. (J.A.)

463. *Pèlerinages*. – L. Di Segni, in F. Daim et alii (ed.), *Pilgrimage to Jerusalem. Journeys, Destinations, Experiences across Times and Cultures*, Mainz, 2020 (*Byzanz zwischen Orient und Okzident*, 19), 23-30 : « Epigraphical Evidence for Pilgrimage to the Holy Places », s'intéresse aux établissements caritatifs et thérapeutiques éventuellement ouverts à l'accueil des pèlerins en Terre Sainte et connus sous des appellations diverses (ξενεών, ξενοδοχείον, ξενών, etc.). En Palestine, l'apport de l'épigraphie se limiterait à l'inscription de Jérusalem qui évoque le tombeau d'un hospice neuf (ξενεών νέος) associé à un hôpital, lequel dépendrait de la nouvelle église de la Vierge, la Néa, selon l'interprétation de K. Mentzou-Meïmari (*CIIP* 1/2, 1008, cf. *BE* 1987, 522), d'une part, et à la dédicace d'un édifice dépendant d'un monastère hors les murs de la ville, d'autre part (*BE* 2018, 481). L'enquête, décevante faute de sources, est étendue sans profit à la documentation de la Phénicie Libanaise et de l'Arabie, dont l'étude mériterait d'être reprise. (J.A.)

464. *Formulaire magique*. – J. Franek, D. Corral Varela, *ZPE* 216 (2020), 156-166 : « Apotropaic Amulet from the Collection of Gustave Schlumberger with a Bilingual Inscription in Greek and Samaritan Hebrew », publie l'amulette apotropaïque syro-palestinienne (v<sup>e</sup>-vii<sup>e</sup> s. p.C.) d'une certaine Maxima, ornée de l'image du saint cavalier et inscrite en grec et en hébreu. Les formules sont identifiées, sauf † χμγ † Παφαγήλ. – R. Ast, *ZPE* 217 (2021), 178 : « χμγ = Παφαγήλ in an apotropaic amulet », montre que l'ajout du *gamma* au nom de l'archange Raphaël résulte d'un jeu isopséphique autour du nombre 643. (J.A.)

465. **Mésopotamie**. *Martyropolis*. – J. Niehoff-Panagiotidis, *Klio* 101 (2019), 640-678 : « Zu der umstrittenen Inschrift aus Silvan/Μαρτυρόπολις », réédite, à partir des publications de C. F. Lehmann-Haupt en 1908 et 1910, un texte fragmentaire aujourd'hui disparu, que ce dernier considérait comme une lettre du roi arménien Pap, vers 368-374. De son côté, C. Mango y voyait une lettre du souverain sassanide Chosroès II justifiant vers 591 p.C. la rétrocession de la ville aux Romains (*BE* 1987, 496 ; *I. Estremo Oriente* 53). L'a. propose de nombreuses restitutions, avec l'appui de remarques de D. Feissel, et une traduction des huit fragments conservés, en les confrontant de manière très hypothétique aux témoignages littéraires sur l'histoire de la région. Comme l'a montré C. Mango, la ville dont le nom, Νέκρα, figure dans l'inscription et qui serait définie comme ἡ πολιτεία ὑμῶν n'est pas Tigranocerte. L'a. date le texte de la période immédiatement antérieure à sa transformation en cité sous le nom de Martyropolis par l'évêque Maroutha dans les années 408-420. Il reconnaît deux locuteurs différents, d'une part le prince de la « satrapie arménienne » de Sophanène vassale de l'empire romain, [πέραν τ]οῦ Εὐφρά[του κλι]μάτ[ων ἄρχ]ων εὐτυχ[έστατο]ς καὶ ε[ὐ]λαβή[ς], et d'autre part le Grand Roi sassanide, [τ]οῦ θεοῦ βασιλέως τῶν βασιλέω[v]. L'inscription signalerait une agression par les Sassanides dans les années 363-387 et justifierait le paiement d'un tribut aux Romains, résultat de leur présence militaire protectrice. (P.-L.G.)

466. **Osroène**. *Édesse*. – B. Çetin, M. Demir, A. Desreumaux, J. Healey, P. Liddel, *Anatolia antiqua* 28 (2020), 119-141 : « New Inscriptions in Aramaic/Early Syriac and Greek from the Cemeteries of Edessa », publie trois inscriptions de la nécropole Ouest d'Édesse, dont une bilingue grecque et syriaque : τὸ μνήμα Ζωωρα καὶ Βίας καὶ Βοήθου Ἰννεου. Anthroponymes sémitiques : Ζωωρα (génitif de Ζωωρας), Ἰννεου (génitif d'Ἰννεος, nouveau en grec). Βίας pourrait être grec ou sémitique (masculin indécliné ou génitif féminin ?). Ils redonnent les deux textes peints d'un tombeau chrétien de la nécropole Sud-Ouest (*BE* 2018, 462), lisant Ακιβσιμα, au lieu d'Ακιβσινα, et Σαακου, au lieu d'Ἰσαακίου, ce que les photos confirment. (P.-L.G.)

467. *Carrhes*. – J. F. Healey, P. Liddel, M. Önal, *ZPE* 216 (2020), 133-146 : « New Greek Inscriptions from Harran Castle », publie un bloc inscrit en place dans un mur de la citadelle : † Ἐποίησεν τὴν γωνίαν ταύτην τῶν τοῦ θεοῦ Παφνούτιος Ἀβραάμου †. Le nom égyptien rare Παφνούτιος désigne ici un artisan ou plutôt un donateur. Au lieu de penser avec les a. à « l'angle des bâtiments de Dieu », ἐκ devrait être sous-entendu devant τῶν τοῦ θεοῦ, qui ne se rapporterait donc pas à γωνίαν : la formule signifierait, selon un modèle fréquent, que les biens de Paphnuce sont les dons de Dieu. Un second bloc, un ambon d'église de section octogonale, a déjà fait l'objet de deux publications insuffisantes, limitées à deux de ses huit faces, dont cinq conservent des citations bibliques (*BE* 2019, 500). Les a. semblent ignorer le second article, paru dans la

revue où ils publient. Ils montrent le caractère chrétien, plutôt que juif, du monument et reconnaissent deux des citations nouvelles, Proverbes 7, 1, et Isaïe 40, 9. (P.-L.G.)

468. **Syrie. Commagène, territoire de Germanicée.** – E. Lafli, H. Bru, in G. Labarre, H. Bru (ed.), « Chronique d'Orient, Chronique 2020 », *DHA* 46/2 (2019), 370-379 : « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie IX », publient cinq inscriptions du musée de Kahramanmaraş, toutes de provenance inconnue. Dans la stèle funéraire n° 1, les a. reconnaissent l'anthonyme Κιλμωας qu'ils retrouvent en Cappadoce, en corrigeant *SEG* 12, 507. Il faut rapprocher cette stèle des autres de même type, vraisemblablement cappadociennes (ici n<sup>os</sup> 3-4 ; cf. E. Lafli, H. Bru, *DHA* 45/2, 2019, 382-383, des environs d'Afşin, l'ancienne Arabissos) ; au n° 3, je lis Κασταν[ό]ς, avec un *sigma* angulaire, plutôt que Καχταν[ο]ς. La stèle n° 5, d'un type syrien, épitaphe d'une Ἀθηνᾶ, est assez différente. Son décor de guirlandes et son formulaire, avec εὐψύχει οὐδεις ἀθάνατος, sont caractéristiques de Germanicée (*IGLS* 1, 90 ; *SEG* 41, 1504-1507). Sur le n° 2, un autel votif offert à Tychè, lire, d'après les photos, le nom de la donatrice, une citoyenne romaine : Ἰουβία (et non pas Μουβία) Ἀρσινόη. (P.-L.G.)

469. **Antioche.** – M. Aydın, C. Saliou, *ZPE* 216 (2020), 120-128 : « Vespasian, Antioch on the Orontes, and Dipotamia in the Greek Version », publient une inscription grecque, version commémorative d'un texte latin gravé sur un milliaire (*AE* 1983, 927), concernant le creusement d'un canal par la troupe en 75 p.C. L'une des hypothèses de restitution de la fin du texte latin, [*c*]iuitati [*A*]ntiochensium, est garantie : le canal est un don des empereurs à la cité. L'interprétation du mot *Dipotamia*, comme nom du canal issu de l'Oronte plutôt que nom de la région, est confirmée. Les distances sont exprimées ici non plus en milles mais en stades, avec l'équivalence de 7,5 stades par mille. (P.-L.G.)

470. E. Lafli, M. Buora, *Polish Archaeology in the Mediterranean* 28 (2019), 161-168 : « A *Theotokos* lamp from Antioch-on-the-Orontes in the Archaeological Museum of Hatay (southeastern Turkey) », publient une lampe inscrite du Musée d'Antioche, déjà signalée (*BE* 1992, 606). (P.-L.G.)

471. **Héraclée-sur-mer (territoire de Laodicée).** – M. Redwan, *Syria* 96 (2019), 17-36 : « L'église de Bahr el-Midan. Résultats des campagnes de fouilles du service des Antiquités de Lattaquié (2010 à 2016) », publie les photos de deux fragments, p. 33 : sur la partie supérieure d'une colonnette, je lis θεῶ ὑψίστῳ [- -]ος, gravé en lettres de la fin de l'époque hellénistique ou du début de l'époque impériale ; sur une plaque, quelques bribes de lettres avec une date indictionnelle, [ἰν]δ(ικτιῶνος) δ'. (J.A.)

472. **Chalcidique.** – J. Aliquot, K. Abdallah, O. Callot (n° 474), 525 n. 28, publient l'inscription d'une mosaïque inédite transmise par D. Feissel, provenant du Jebel Hass (Gabal al-Hās), ex-voto d'un ἀπὸ δομεστίκ(ων) νομ(έρου) τῶν κα(θωσιωμένων) προμότη(ων). Les a. proposent, d'après la *Notitia dignitatum*, trois sites possibles pour le camp de ces *devotissimi* (*equites*) *promoti*, dont Occariba. (P.-L.G.)

473. **Andrôna.** – N. Viermann, in F. Schlimbach (ed.), *Neue Forschungen in al-Andarīn. Das Ensemble der ‚Hauptkirche‘ von Androna*, Heidelberg, 2020, 115-123 : « Inschriften-Neufunde der Kampagne 2010 », publie divers textes trouvés au cours de la campagne de fouilles de 2010, numérotés de 65 à 74, dont 9 lin-teaux, un de l'église 1, dite « Hauptkirche », deux de la nécropole Sud-Est et six en remploi dans le bain médiéval. Elle récapitule, 133-153, le corpus épigraphique

local de 74 numéros, dans des tableaux de concordance où l'étude des textes reste sommaire. Le linteau n° 66, daté de 491/2 p.C., désigne un donateur, Thomas, nom bien représenté dans le site, en particulier dans le « *Kastron* » (IGLS 4, 1682, de 558/559). Le n° 69 est un ex-voto daté de 552/3. La lecture de la partie gauche du linteau de tombeau, n° 67, daté de 445 p.C., *μνήσιμιον ἐβί* – pour *μνημιον ἐπί* – ἄλλου, semble impossible. (P.-L.G.)

474. *Occariba (territoire d'Apamée)*. – J. Aliquot, K. Abdallah, O. Callot, *Travaux et mémoires* 24/2 (2020), 501-528 : « Une église de garnison en Syrie Seconde », publie une étude complète d'une église de plan basilical, de ses mosaïques et de leurs 14 inscriptions à Ṭuqayribāt/Aqīrbāt (BE 2020, 466), confirmant définitivement l'emplacement d'Occariba, siège des *equites promoti Illyriciani* de la *Notitia dignitatum*, Or. 33, 17. L'unité et le toponyme sont cités : *νουμέρου προμώτων* (n° 2) ou *νουμέρου Ὀκαρίβων/Ὀκαρείβων* (nos 3, 7). La mention en 415 p.C. d'un évêque Alexandros (n° 4), très probablement d'Apamée, montre que le territoire de la cité et celui de la province de Syrie Seconde s'étendaient loin dans la steppe. Les a. lient les inscriptions à deux états du bâtiment datés, le premier de 414-417 p.C. et le second de 437/8. Ils associent à ce second état un texte non daté qui mentionne à nouveau l'évêque Alexandros. La destruction intermédiaire de l'église de la garnison serait due à un raid du phylarque arabe pro-sassanide en 431. Les inscriptions fournissent une moisson d'informations sur le vocabulaire de l'architecture et du décor : la plate-forme que l'on nomme « *bēma syrien* » est un *θρόνος*. Le mécanisme du don est illustré par l'indication en pieds (carrés) de la surface de mosaïques offerte, sauf au n° 7, où l'offrande est indiquée en numéraire, ce qui permet d'estimer les coûts de ces pavements. L'un des donateurs, tribun du *numerus* d'Occariba, Ἰωά[νν]ης Ἰογατηνός (n° 7), est originaire d'Iogata en Euphratésie. (P.-L.G.)

475. **Phénicie**. *Bérytos*. – R. Thorpe, *The Insula of the House of the Fountains, Beirut, Beyrouth, 2017 (Berytus, 57-58, Archaeology of the Beirut Souks, 3)*, publie, 304-306 fig. 235-236 (photos), la mosaïque de pavement de l'une des salles de réception d'une riche demeure de l'Antiquité tardive, dont l'*emblemata* représente Léda et le cygne au bord de l'Eurôtas, avec Ζεύς au-dessus de la tête du volatile. P. 337, fig. 256, autre mosaïque inscrite, illisible sur la photo. (J.A.)

476. *Sidon*. – L. Lorenzon, *ZPE* 216 (2020), 107-119 : « Le rôle des individus dans la construction de la figure religieuse des souverains séleucides : le cas de la dédicace de Bostan esh-Sheikh », reprend l'étude de *SEG* 55, 1658, dédicace adressée au roi Antiochos III, à la reine Laodice, sa sœur, et à Antiochos, leur fils, en tant que dieux sauveurs et bienfaiteurs. Il considère que ce témoignage du culte royal séleucide émane d'un prêtre sidonien indéterminé et d'un grand-prêtre d'Apollon, sans convaincre vu l'état de l'inscription aux lignes 7-9, et spéculer sur le rôle des élites civiques dans l'établissement d'analogies entre les Séleucides et les divinités du sanctuaire. (J.A.)

477. *Tyr*. – H. Maeno, *BAAL* 17 (2017), 257-272 : « A new curse tablet from Tyre discovered in 2010 », publie, avec des photos et un fac-similé, une lamelle de défexion en plomb découverte dans un hypogée de Borj el-Chémali, à 3 km à l'Est de Tyr. Les 27 premières lignes sont occupées par une litanie de mots magiques entrecoupés de signes variés. Dans les 28 lignes suivantes, les puissances divines sont sommées d'intervenir en faveur d'un certain Bassos et de ses proches en châtiant un groupe de personnes dont les noms sémitiques et latins sont cités au nominatif. Ces derniers seraient des conducteurs de bétail, selon l'a.,

qui pense pouvoir retrouver le terme abrégé βοηλά(τας) aux lignes 41 et 54. La lecture, invérifiable d'après les photos publiées, suscite le doute à peu près partout. Aux lignes 28-29, là où l'a. voit une invraisemblable mention des « footless gods » (τοὺς ἄπους θεοὺς au lieu de τοὺς ἄποδας θεοὺς), je lis ἀξιῶ ὑμᾶς τοὺς ἁγίους θεοὺς καὶ ἀρχαγγελούς, « j'en appelle à vous les saints dieux et archanges ». En raison des incertitudes de l'édition actuelle, les considérations sur le « Tyrian dialect », sur le rôle de « supervisor as middle manager » attribué à l'auteur de la malédiction et sur l'influence du « Christian-Gnosticism » paraissent hors de propos. (J.A.)

478. *Territoire de Tyr*. – D. Feissel (n° 462), 557-576 : « L'asylie de l'oratoire Saint-Zacharie près de Tyr (*SEG VIII*, 18) », révisé complètement l'édition du rescrit grec des environs d'al-Bassa, dont le Louvre et le Musée national de Beyrouth se partagent les fragments (en dernier lieu *I. Mus. Beyrouth* 332), en proposant un montage photo et une restitution graphique (fig. 2-3). À la suite d'une courte rubrique lacunaire indiquant, à la place de la *praescriptio* de l'acte original, le destinataire et sans doute l'objet du document, F. restitue un formulaire stéréotypé applicable à toute église, qu'il retrouve dans un rescrit de Justinien pour Saint-Jean d'Éphèse (*I. Ephesos* 1353, dont l'épilogue est publié sous le numéro 1326, cf. n. 41 et 74) : préambule de portée générale rappelant l'honneur dû aux églises ; évocation du cas particulier de l'oratoire local, précédée ou suivie de la référence aux canons ecclésiastiques ; mise en application du rescrit sous la responsabilité de l'évêque de la cité et du gouverneur de la province. La formule pénale fait référence à la législation sans fixer d'amende en numéraire. Fait rarement attesté à l'époque byzantine, l'oratoire tyrien a obtenu le droit d'organiser une πανήγυρις, fête religieuse associée à une foire ou à un marché de cinq jours. L'épilogue perdu du rescrit était peut-être de type impersonnel, comme à Ephèse. La plaque de Bassa présente trois des cinq bustes qui ornaient son sommet. L'a. identifie l'empereur et l'impératrice aux deux extrémités et saint Zacharie (soit le prophète de l'Ancien Testament, soit le père de saint Jean-Baptiste) à côté de l'impératrice. – Aux p. 587-602, autre document du territoire de Tyr : « Un nouveau rescrit latin découvert près de Tyr (*I. Mus. Beyrouth* 329) », édition révisée du rescrit de Kafra ou Nafakhiyé, peut-être accompagné d'un acte complémentaire bilingue dont la partie grecque, mal conservée, présente au moins la mention du métropole de Tyr et une formule de datation. (J.A.)

479. *Territoire de Ptolémaïs*. – J. Ashkenazi, *ZPE* 215 (2020), 135-146 : « Family and Religion in the Late Antique Rural Levant: Epigraphical Observations », reprend le dossier des mosaïques inscrites de l'église de Ḥorvat Hesheq, fondée par le diacre Démétrios (*SEG* 40, 1444-1448 ; cf. *BE* 2005, 526, pour l'attribution du site à Ptolémaïs en Phénicie Maritime au lieu de Sepphoris ou Scythopolis en Palestine Seconde). P. 136, fig. 1, il montre que, dans *SEG* 40, 1445, les deux derniers personnages cités sont les grands-parents du dédicant, le dernier mot étant πάπων (pour πάπων) et non τέκνων. P. 137-138, fig. 2, nouvelle dédicace : † Κ(ύρι)ε ὁ Θε(εὸς) τῶν δυνάμεων διατήρησον (καὶ) διαφύλαξον τὸν δοῦλόν σου Δημήτριον δ(ι)άκονον), suivi des noms des parents du dédicant (son fils Georges, sa mère Chalous, son épouse Matrôna, ses filles Théodôra, Nonous, Eudokia et Christina, ses sœurs Iaunous, Katous et Kyra), puis de ceux d'autres femmes (Emedabous, Gôphna, Sousana) appartenant sans doute à sa maisonnée. L'attestation de Χαλοῦς conforte la lecture de Χαλλοῦς sur un site voisin (*SEG* 63, 1566). Les anthroponymes sémitiques féminins Γωφνα, Ίαυνοῦς

et Κατοῦς sont nouveaux. Le premier rappelle le nom d'une localité de Judée, en grec Γορνά (*e. g. I. Jordanie* 2, 153, 50). Reconstitution du *stemma* familial du diacre Démétrios sur quatre générations. (J.A.)

480. L. Di Segni (n° 462), 577-585 : « Fragmentary *asyilia* inscription purportedly originating from Western Galilee », publie le fragment d'un rescrit d'asylie attribuable au site de Tall al-Sumayriyya, dans la plaine d'Acre, avec des restitutions extensives (phot., fig. 2). Le texte conserve une partie du dispositif et de l'épilogue de l'acte, sans doute adressé à l'évêque de Ptolémaïs et peut-être au gouverneur de la Phénicie Maritime. (J.A.)

481. **Palestine. Mobilier funéraire.** N. Erez-Yodfat, *SCI* 39 (2020), 137-148 : « The Inscribed Gold *Lamellae* from Roman Palestine: Old Questions, New Evidence », reprend l'étude des lamelles d'or funéraires palestiniennes d'époque impériale portant la formule fataliste des épitaphes, θάρσει (...), οὐδεὶς ἀθάνατος, plus ou moins développée (en dernier lieu *CIIP* 4, 3489-3494 ; *BE* 2019, 531). Elle ajoute deux inédits en forme de cartouches à queues d'aronde aux seize objets connus, p. 141-142 (phot., fig. 1-2). L'un n'a que θάρσει. L'autre porte θάρσι Γωζαλε, avec un anthroponyme masculin, Γωζαλος (et non féminin, Γωζαλα, éd.), tiré de l'araméen *gwzl'*, « jeune oiseau », « jeune pigeon », employé pour désigner des enfants de manière affectueuse ; cf. *SEG* 28, 1349, en Gaulatinide (patronyme Γωζαλα, génitif de Γωζαλας) ; Sidoine Apollinaire, *Ep.* 3, 4, 1 (*Gozolas natione Iudaeus*) et 4, 5, 1 (*Gozolas*). (J.A.)

482. *Césarée Maritime.* – A. Mastrocinque, in C. Sánchez Natalías (ed.), *Litterae magicae. Studies in Honour of Roger S. O. Tomlin*, Zaragoza, 2019, 59-75 : « A *defixio* from Caesarea Maritima against a dancer », donne l'édition préliminaire d'une tablette de *defixio* opisthographe découverte dans l'*hypocaustium* du théâtre romain de Césarée dans les années soixante et conservée à Milan. Le texte, d'environ 110 lignes (illisible pour les 20 dernières), vise le pantomime Manna(s) fils de Rufina, Μαννα ou Μαννας ὃν ἔτεκεν Ρουφίνα. Ce danseur me paraît porter un nom arabe théophore (*m'n*) attesté dans diverses langues sémitiques (E. Marcato, *Personal Names in the Aramaic Inscriptions of Hatra*, Venise, 2018, p. 79) et transcrit en grec comme en latin (cf. *P. Dura* 100, *Aurelius Mannas Themarsa* ; *SEG* 52, 909, Μαννας, à Géla), plutôt que Μάννα, courant en Égypte dans l'Antiquité tardive, mais féminin (B. Boyaval, *ZPE* 31 [1978], 116-117). L'auteur de la malédiction pourrait être un membre des Verts (ἔχων τὸ [Πρ]άσινον). Le danseur appartiendrait à la faction bleue, comme le pantomime Hyperéchios des *defixiones* d'Aphéka près d'Hippos (*SEG* 15, 846). (J.A.)

483. *Hippos.* – Gr. Staab, M. Eisenberg, *ZPE* 214 (2020), 203-214 : « Building Inscriptions from the Martyrion of Theodoros at the 'Burnt Church' in Hippos above the Sea of Galilee », ajoutent à *SEG* 64, 1714 (*BE* 2020, 477), republiée sans changement (n° 1), deux nouvelles inscriptions de mosaïques qui révèlent la fonction et le vocable de l'église Sud-Ouest d'Hippos, consacrée au culte du saint martyr Théodore. Dans le collatéral Nord, la première (n° 2, phot., fig. 3), honore deux pères qui ont contribué à la construction de l'édifice : Ἀβᾶς Θεόδωρος καὶ Ἀβᾶς Πέτρος, ὅτι αὐτὸ (= αὐτοὶ) ἔκτεισαν τὰ δύο μετρίδια τοῦ μαρτύριον τοῦτο. À propos du terme neutre μετρίδιον, les éd. proposent deux hypothèses qui leur semblent aussi peu assurées l'une que l'autre : il s'agirait soit d'un diminutif de μέτρον forgé pour désigner un « (espace) de petite mesure », un *loculus*, soit d'une forme fautive de μετρίδιον, mot associé à la notion de « lien » qui désignerait ici les deux poutres principales de la construction ou les



deux rangées de colonnes délimitant les nefs. Pour C. Saliou, « Épigraphie et vocabulaire architectural : à propos d'une inscription d'Hippos récemment publiée », *HUORT*, 07/10/2020 (<https://huort.hypotheses.org/372>), le diminutif μετρίδιον désignerait, comme les termes μήτρα à Palmyre (*IGLS* 17/1, 101) et μέτρα en Syrie du Nord (*IGLS* 3/2, 1142), une travée ou une portion de charpente. Théodôros et Pétrôs auraient financé la charpente des collatéraux de la basilique. Dans la nef centrale, la seconde inscription nouvelle (n° 3, phot., fig. 4) commémore la pose, sous l'évêque Mégas, inconnu par ailleurs, de la mosaïque de l'église du saint martyr Théodore, τὸ πᾶ[ν] ἔργον τῆς ψηφώσεως τοῦ ἁγίου μάρτυρος Θεοδώρου (au lieu de τοῦ ἁγίου) μαρτυρίου Θεοδώρου, éd.). (J.A.)

484. *Jérusalem*. – G. Agosti, *ZPE* 215 (2020), 24-26 : « A Fragment of an Acrostic Hymn (*SEG* 8.225 = *CIIP* 711) », plaide, après H. Seyrig, L. Vincent et D. Feissel (cf. *BE* 2003, 556), en faveur de l'authenticité de l'hymne à la Lune d'époque impériale naguère copié à Jérusalem par J. Germer-Durand, *CIIP* 1/2, 711, dont il révisé l'édition. Il montre que le texte, maladroit sur le plan formel et métrique, s'inscrit dans la tradition de la poésie hymnique et que les premières lettres de ses vers forment un acrostiche, avec μεγάλη aux vers 1-6, puis peut-être ἴκευ, s'il faut bien tenir compte des deux premières lettres de chacun des vers 7-8 (cf. ἴκεο au vers 7). Cette incertitude soulève le problème, insoluble en l'état, d'une éventuelle lacune en bas de l'inscription. (J.A.)

485. D. Feissel (n° 462), 613-619 : « Un rescrit de Justinien à l'église du Saint-Sépulcre (*CIIP* I, 2, 785) », révisé l'édition des fragments d'un rescrit issus des fouilles du Saint-Sépulcre. Après avoir amélioré l'établissement de l'*invocatio*, de l'*intitulatio* et du préambule du document, il propose une nouvelle restitution du dispositif de cet acte dont l'objet devait être de confirmer ou d'étendre le périmètre autour de l'asile, d'après la mention de bornes à la ligne 6 (ὄρους). À la ligne 7, la mention du « premier martyr » ([τῶ] πρ[ώ]τῳ μάρτυρι) a pu faire croire que l'église Saint-Étienne, vouée au culte du prôtomartyr, était concernée. L'a. rappelle que le Christ peut lui aussi être désigné de la sorte. Le rescrit découvert au Saint-Sépulcre se rapporte sans doute à cette église du « Christ premier martyr » ([Χ(ριστ)ῶ] τῶ] πρ[ώ]τῳ μάρτυρι). (J.A.)

486. *Joppé*. – L. Di Segni, *'Atiqot* 100 (2020), 221-224 : « A Greek Inscription from the French Hospital Compound, Yafo (Jaffa) », publie une mosaïque funéraire inscrite dans un médaillon (phot.) : εὐψυχίτωσαν πάντες οἱ ὄδε· ταῦτα. (J.A.)

487. *Iamnia*. – O. Tal, M. Piasezky-David, *IEJ* 70 (2020), 106-113 : « Inscribed spindle whorls from a Byzantine burial cave at Yavne-Yam, Israel », publient deux fusaiöles de basalte d'une tombe protobyzantine, qui portent chacune une succession de lettres et de signes apparemment dénués de sens. Sur la seconde, il faut peut-être isoler le verbe ἔτεκεν, qui rappelle les formules indiquant la filiation matrilineaire dans les textes magiques (n° 482 ; cf. par exemple J. Curbera, *The World of Ancient Magic*, Bergen, 1999, 195-203). (J.A.)

488. *Territoire d'Ascalon*. – L. Di Segni, in O. Peleg-Barkat, J. Ashkenazi, U. Leibner, M. Aviam, R. Talgam (ed.), *Between Sea and Desert. On Kings, Nomads, Cities and Monks. Essays in Honor of Joseph Patrich*, Jérusalem, 2019, 41-53 : « The Inscriptions in the Church of Ḥazor-Ashdod, and Some Observations on the Boundaries of the Territory of Ascalon », réédite les mosaïques inscrites *CIIP* 3, 2313-2316, d'après des photos d'archives. Elle corrige la date du n° 2315,

ιχ' ἔτους (610) au lieu de ειχ' ἔτους (615). L'an 610 de l'ère d'Ascalon, cité dont relève le site de l'église de Ḥazor-Ashdod, correspond à 506/507 p.C. À cette date, l'évêque Antônios, mentionné au début du texte, était donc déjà titulaire du siège ascalonitain, charge qu'il a assumée au moins jusqu'en 531 p.C. P. 49-51, remarques sur le territoire d'Ascalon, avec une carte. (J.A.)

489. *Marisa*. – L. Criscuolo, *ZPE* 216 (2020), 19-26 : « La tomba dell'amore? Osservazioni su CIIP IV, 2, 3532 », considère que la fameuse épigramme de la tombe des Sidoniens de Marisa, *CIIP* 4, 3532, ne reproduit pas une conversation érotique, mais un dialogue funéraire entre une épouse défunte et son mari toujours vivant, en revenant à l'interprétation du premier éditeur, M.-J. Lagrange. Elle date résolument le texte du milieu du III<sup>e</sup> s. a.C., sous les Lagides, en comparant sa graphie à celle des inscriptions égyptiennes et des papyrus. D'autres textes de la tombe se rapportent à la même période et non à l'époque séleucide : outre l'épithaphe d'Apollphanès, chef du *koinon* des Sidoniens de Marisa, *CIIP* 4, 3573, il s'agirait des n<sup>os</sup> 3533, 3542 et 3551 du corpus, et sans doute aussi des n<sup>os</sup> 3565-3566. La chronologie de la première utilisation de la tombe et l'histoire de Marisa doivent être révisées en conséquence. (J.A.)

490. *Bersabée (territoire d'Éleuthéropolis)*. – E. Käppel, D. Wozniok, *ZPE* 216 (2020), 167-168 : « The Missing Piece of a Marble Epitaph from 6th-Century Beersheba », complètent, d'après un nouveau fragment, la lecture de l'épithaphe de Iôannès fils d'Eulogios et de son fils Élias, d'abord publiée par F.-M. Abel, *Revue biblique* 13 (1904), 266-270, n<sup>o</sup> 3. Ils précisent la date du décès d'Élias, le 9 Artémisios de l'an 371 d'Éleuthéropolis (29 avril 570 p.C.), et la formule de malédiction finale : ἀνάθεμα δὲ ἐστὶν ἕκαστος ἀνύγον τὸν τάφον τοῦτον, καὶ γὰρ γέμει καὶ [οὐ χωρεῖ ? ἄλλ]ον τινά. (J.A.)

491. P. Fabian, Y. Ustinova, *IEJ* 70 (2020), 221-245 : « A monumental church in Beersheba: architecture, mosaics and inscriptions », publie avec de bonnes photos neuf inscriptions et fragments inscrits d'une basilique. P. 231, n<sup>o</sup> 1, dans le bras gauche du transept, dédicace de la seule mosaïque inscrite (cf. déjà *SEG* 64, 1670, lecture de L. Di Segni d'après une publication en hébreu de 2008), qui commémore, sous l'autorité du prêtre Eulalios et de l'économiste Stéphanos, la pose d'un pavement, ἀπὸ τοῦ ἀνατολικοῦ ἐμβόλου σὺν τῷ χειριδίῳ ἕως τῆς δυτικῆς γωνίας τοῦ ἐμβόλου, « depuis le portique oriental (du collatéral Nord), y compris le χειριδίον, jusqu'à l'angle occidental du portique », en l'an 354 de l'ère d'Éleuthéropolis, indiction 1 (552/553 p.C.). D'après la photo, le premier *alpha* de ἀνατολικοῦ est lié au *nu* et non omis. Le terme χειριδίον, diminutif de χειρίς, pour la « manche » d'un vêtement, est employé pour la première fois au sens de « bras (de transept) », par analogie entre les contours d'une tunique étalée sur le sol et le plan cruciforme de l'église. P. 234-240, n<sup>os</sup> 2-8, autres dédicaces sur des dalles et des plaques de chancel en marbre. Le dallage de l'église a été posé lui aussi sous l'économiste Stéphanos (n<sup>o</sup> 2, lire Στεφάνου, avec les deux dernières lettres liées) et sous le prêtre Eulalios (n<sup>o</sup> 3). N<sup>o</sup> 4, sur une plaque de chancel, lire, en supposant que le texte commençait sur un autre bloc à gauche, [- -]συνη (au lieu de Σὺν <τ>ῆ, éd.), suivi du Psaume 25, 8, Κ(ύρι)ε ἠγάπησα [εὐπρέπειαν οἴκου σου], qui fait partie de la liturgie de consécration des églises. N<sup>o</sup> 6, dédicace d'une dalle avec la formule qui évoque les donateurs passés et à venir, τῶν προση[νεγκάντων] κ(αὶ) μελλόντων προσε[νεγκεῖν] (cf. *I. Jordanie* 2, 106), suivie de la date, ἰνδ(ικτιῶνος) δ' † [- -] (555/6 p.C. ?). (J.A.)

492. **Arabie.** *Corpus.* – A. Sartre-Fauriat, M. Sartre, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, 16/1-2, *L'Auranitide*, Beyrouth, 2020, 345 et 233 p. (*Bibliothèque archéologique et historique*, 219-220), continuent à publier sans faiblir leur monumental corpus de la Syrie du Sud (*BE* 2012, 480-482 ; 2014, 519 ; 2017, 575). Les deux premiers volumes du tome 16, qui – consacré au Jebel al-ʿArab (autrefois Jebel Druze) – est destiné à clore cette série, couvrent le secteur Ouest et Nord-Ouest de ce massif basaltique ; quatre autres sont annoncés. Les deux volumes présents comportent plus de 500 textes, numérotés de 1 à 474, avec des numéros supplémentaires. Si l'on dispose de l'introduction historique du tome complet et d'une table de concordance des deux premiers volumes, la bibliographie et les index, déjà en ligne, se trouveront dans le sixième. La région concernée, comme tout le Nord de l'Auranitide, a appartenu à la dynastie hérodienne (n° 458), puis à la province de Syrie, et n'a été rattachée à la province d'Arabie que sous les Sévères, entre 194 et 214 p.C. Deux cités antiques s'y trouvent, Canatha (Qanawāt) et Souda-Dionysias (Suwaydā'), dont l'histoire et l'archéologie sont présentées en détail. Elles fournissent de nombreux textes, essentiellement des I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s. p.C. ; la vie civique et l'évergétisme y sont illustrés, par exemple par la célèbre série des inscriptions des aqueducs de Dionysias (n°s 329-332 etc.) ou par l'offrande d'un terrain de jeu de balle, σφαιροστήριον, à Canatha (n° 203). Les inscriptions du grand sanctuaire de Seeia (Sī'), malheureusement fragmentaires, constituent un autre ensemble notable. Ces volumes documentent surtout la vie religieuse : constructions et offrandes pour des divinités diverses, dont les dieux d'Untel, comme le « dieu d'Aumos » (n°s 24-27), le « dieu de Ouaséathos, Théandrios ancestral » (n° 114) et le « dieu Théandrios de Rabbos » (n° 142). À Canatha, le dieu ancestral (παπῶος) anonyme du n° 158, doit être Dousarès, πατρῶος aux n°s 157 et 159, plutôt que l'ancêtre divinisé du donateur que proposent les a. Il est beaucoup question des communautés dont les contours sont parfois flous, γένος, κώμη, κοινόν, φυλή, δῆμος, et qui peuvent recevoir un nom aux allures d'ethnique. Les inscriptions chrétiennes sont peu nombreuses, concentrées dans quelques sites, comme Kafr (n°s 404-410). On rencontre quelques textes bilingues, grecs et araméens, mais le latin reste très rare (environ 11 textes). Par ailleurs, on compte 13 épigrammes en grec, tardo-antiques, dont deux manifestement chrétiennes. (P.-L.G.)

493. *Trachôn.* – J. Aliquot, *Syria* 96 (2019), 435-444 : « L'épigramme grecque du tombeau de Maiorinus à Buṣr al-Ḥarīri (Syrie du Sud). Poésie funéraire et prosopographie dans la province romaine d'Arabie », revient sur les célèbres épigrammes funéraires du pigeonier-tombeau de Maiorinus (*PLRE* I Maiorinus 1), préfet du prétoire d'Orient sous Constance II, à Buṣr al-Ḥarīri, *IGLS* 15, 241, en grec, et 242, en latin. Il reconnaît, à la fin du vers 4 de la version grecque, dans κέρτου, au lieu d'un adjectif copié du latin, un nom de personne, et identifie ce Certus, soutien de Maiorinus, à un haut fonctionnaire auquel une inscription de Pamphylie fait allusion (*SEG* 26, 1456). Ce pourrait être un *comes Orientis*. (P.-L.G.)

494. *Dafyāna (territoire de Bostra).* – D. F. Graf, H. I. MacAdam, *Berytus* 59-60 (2019-2020), 91-105 : « Reconsidering a Greek epitaph for the repatriation to Arabia of a government official from Diospontus », rééditent une stèle funéraire récemment publiée, *BE* 2016, 545 (*SEG* 65, 1790). Leur apport, au-delà des gloses, est réduit. Ils cherchent une étymologie sémitique au nom du défunt, Βέννις. Ils lisent, à tort d'après les photos, ὄφ(φικιάλλιος) – au lieu de

β(ενε)φ(ικιάριος) – ήγεμ(όνος), et, à raison, κομισθείς au lieu de κομισθέν. Ils comprennent πρώτος ἐτάφη comme « for the first (time) was buried », au lieu de « fut le premier mis au tombeau », en supposant curieusement que les restes du défunt ont été déplacés à nouveau par la suite. Écrire que cette inscription, hormis deux textes de Bostra, est la première à témoigner explicitement de l'esclavage en Arabie est méconnaître la documentation épigraphique, en grec et en latin, particulièrement à Gérasa, sans parler des papyrus. (P.-L.G.)

495. *Rihāb (territoire de Bostra)*. – J. Aliquot, A. Q. Al-Husan, *Berytus* 59-60 (2019-2020), 107-130 : « The church of Saint John the Baptist in Rihāb (Jordan): epigraphy and history », donnent une nouvelle édition des inscriptions de l'église Saint-Jean-Baptiste (*BE* 2002, 481 ; *SEG* 51, 2040-2041), avec des compléments importants qui révèlent la date de la mosaïque, novembre/décembre 619 *p.C.*, et surtout son mode de financement, ἐκ τῶν τοῦ [κοι]νοῦ τοῦ κάστρου (καὶ) τοῦ ἁγίου τόπου, en identifiant le site à un *castrum* (n° 460). Ils publient aussi la dédicace de la mosaïque de l'église attenante au Sud, en septembre 590, avec le même type de financement, ἐκ τῶν τοῦ κοινοῦ τοῦ κτήματος (καὶ) τῆς ἐκκλησίας. Il semble n'y avoir qu'une seule caisse, commune et gérée par l'Église. Ailleurs, le *castrum* ou *ktēma*, dont le nom n'est pas connu, est dit *kōmē*. Outre quelques textes mineurs, les a. publient 23 nouvelles stèles funéraires pré-chrétiennes remployées dans la basilique Sud, d'un formulaire simple : θάρσει + nom, avec ou sans patronyme + âge. On y rencontre un β(ουλευτής) Β(οστρηνῶν). Onomastique de type local, avec une majorité de noms sémitiques, dont les exceptionnels Σοαίφος et Καμιθος, quelques noms latins et de rares noms grecs, dont Ἐκτωρ. (P.-L.G.)

496. *Gérasa*. – J. Seigne, *Syria* 96 (2019), 371-386 : « Nouvelles inscriptions rupestres de *Gerasa* et de son territoire », publie 6 nouvelles inscriptions du type ΠΟΓΕ (*BE* 1999, 578), sur les rochers des montagnes à l'Est de Jérash. Cela porte à 18 le nombre de ces textes compris πό(λις) ou πό(λεως) Γε(ρασηνῶν), qui pourraient borner le territoire de la cité, de préférence, ou ses domaines. La découverte par S. de deux ou trois textes presque semblables, lus ΠΟΔΓ ou ΠΟΔΕ, questionne ces explications. L'a. publie également en majuscules un graffiti en bordure de la voie Gérasa-ʿAjlūn, εὐτύχι devant Μάξι[μει] ou un autre nom de même racine, qui n'a pas de raison d'être considéré comme impérial. Dans une carrière, texte votif, ΕΠΙΚΟΦ[- -] ἀνέθηκ[εν] κατ' εὐχ[ήν]. Au Nord de la ville, tombeau avec une inscription rupestre métrique fragmentaire où se lit ὄξυτάτῳ θανάτῳ ; comparer à *Studia Pontica* III 123, à Amaseia ; on trouve peut-être à la l. 1, la formule connue, [τύμβο]ς ὄδ' ἐνκατέχει. (P.-L.G.)

497. W. Eck (n° 500) révisé *SEG* 39, 1648. (P.-L.G.)

498. *Pays de Moab*. – J. Aliquot, Y. al-Shdaifat, *PalEQ* 152 (2020), 3-26 : « Greek Christian epitaphs from Charakmoba and the Land of Moab », publient 15 nouvelles stèles funéraires chrétiennes du pays de Moab, dont 10 de Kérak (al-Karak). Formulaire connu : ἐνθάδε κεῖται, remplacé à l'occasion par μνημεῖον ou στήλη, nom du défunt et en général son patronyme, ζήσας/ζήσασα ἔτη + chiffre, puis parfois la date du décès. Ici, six stèles sont datées entre 553 et 628 *p.C.* La date de la stèle n° 1, ἔτου[ς] σφς', en l'an 296 de l'ère d'Arabie (401/2 *p.C.*), peut-elle être lue ἔτους τφς', an 396 (501/2 *p.C.*) ? La stèle n° 4, à Kérak, est une épigramme non datée pour un enfant de deux ans où les a. reconnaissent une citation homérique, *Illiade* XXIV 9 ; *Odyssée* XI 391. Onomastique très christianisée, mais qui conserve des anthroponymes régionaux traditionnels comme Oriōn ou trois des théophores de Dousarès. (P.-L.G.)

499. *Pétra*. – G. W. Bowersock, in P. M. Bikai, M. A. Perry, C. Kanellopoulos (ed.), *Petra. The North Ridge*, Amman, 2020, 324-325 : « Bilingual inscription ». Un graffiti bilingue sur marbre, incomplet, préserve en grec le seul anthroponyme Ἀγαρη, qui subsiste également en araméen. (P.-L.G.)

500. *Hégra*. – Z. T. Fiema, Fr. Villeneuve, Th. Bauzou, *ZPE* 214 (2020), 179-202 : « New Latin and Greek Inscriptions from Ancient Hegra », publie 15 inscriptions grecques et latines sur des blocs qui proviennent pour l'essentiel de la porte Sud-Est du rempart de la ville, dont 7 grecques : des graffites et un texte peint (n° 6). Ce dernier, très effacé et indéchiffré, s'apparente vraisemblablement aux dédicaces latines voisines faites par des militaires de la *legio III Cyrenaica*. Suggérons εὐτυχ[ῶς], l. 9, début, plutôt que ΑΥΤΟ. Les graffites sont de type μνησθῆ Untel ; mais on rencontre une formule très rare (n° 10), comme sur quelques graffites rupestres d'Hégra, μνησθῆ Untel ὄπου ἄν ᾗτι, « où qu'il soit ». Les graffites grecs de la porte concernent vraisemblablement des militaires et plutôt des auxiliaires, comme un δρο(μεδάρης). Onomastique régionale de type hauranais avec des noms sémitiques, comme Χασετος, ou latins, comme Φοσκιανός ; au n° 3, lire Βάσος plutôt que Βάρις ? Les a., d'après W. Eck, corrigent, grâce au n° 1, latin, le *cognomen* d'un gouverneur d'Arabie, dans une inscription grecque de Gêrasa (*SEG* 39, 1648) : Q. Lollius Germanicianus au lieu de Manericianus ; voir maintenant W. Eck, in S. Antolini, S. M. Marengo (ed.), *Pro merito laborum. Miscellanea epigrafica per Gianfranco Paci*, Roma, 2021, 269-276 : « Ein senatorischer Statthalter der Provinz Arabia aus der Zeit Marc Aurels in Inschriften aus Gêrasa und Hegra ». (P.-L.G.)

501. **Péninsule Arabique. Yémen**. – M. Bukharin, *Arabian Archaeology and Epigraphy* 31 (2020), 473-477 : « New evidence for diplomacy between the Mediterranean and South Arabia », revient sur l'inscription de Zafâr, capitale du royaume de Himyar (*BE* 2015, 723 ; *SEG* 63, 1634), révisée en dernier lieu par G. W. Bowersock, in *Ex Oriente lux. Collected papers to mark the 75th anniversary of Mikhail Borisovich Piotrovsky*, Saint-Pétersbourg, 2019, 78-81 : « Zafâr: a new Greek inscription ». À partir de l'allusion d'Aelius Aristide montrant l'engagement d'Antonin le Pieux dans les conflits de la région (*En l'honneur de Rome* 70), Bowersock accepte l'hypothèse d'une dédicace de statues impériales et il restitue le nom de cet empereur, [ἀνέθ]ηκεν τὰ [ἀγάλματα Αὐτοκράτο]ρος Καί[σαρος Τίτου Ἀντωνεῖνου Σ]εβασ[τοῦ Εὐσεβοῦς]. Cela raccourcirait curieusement la titulature habituelle (T. Aelius Hadrianus Antoninus etc.). Bukharin, qui poursuit ces spéculations, restitue à la ligne précédente [λεγ]ιῶνος [β' Τραϊανῆς], d'après la mention de cette légion sous Antonin aux îles Farasân (*AE* 2007, 1659) : à ses yeux, le dédicant serait un militaire romain. (P.-L.G.)

## CHYPRE

(Anaïs Michel, Denis Rousset)

502. **Corpus**. – Depuis longtemps comprise dans le plan idéal des *Inscriptiones Graecae*, Chypre y fait son entrée effective en 2020, avec les premiers fascicules de deux sous-séries, la première consacrée aux inscriptions en syllabaire : *Pars I. Inscriptiones Cypri syllabicae*, dont voici donc le premier fascicule : *Fasc. I*, ed. A. Karnava, M. Perna, adiuv. M. Egetmeyer, X-237 p. et 42 pl., qui réunit la plupart des inscriptions syllabiques de l'Ouest et du Sud de